



A QUI DOIT-ON LA VÉRITÉ ?

Elisabeth de Fontenay

« Je sais qu'il est difficile d'imaginer qu'on peut avoir vécu plusieurs décennies sans savoir le nom de son grand-père, ni le lieu de naissance de sa grand-mère. Des deux côtés de ma famille, le secret (...) Des morts cachées, des suicides jamais racontés, des reniements. Pour des raisons que je ne comprends pas. Mais on écrit justement avec ce que l'on ne comprend pas. Le silence engendre à la fois l'angoisse et la fiction, le désir de ne pas se retourner et le désir de savoir. »

Geneviève Brisac

J'ignorais, en donnant cet exergue à une première esquisse de mon exposé, que Geneviève Brisac présiderait cette séance. Mais profitant de l'occasion qui m'est offerte de m'expliquer sur cette entrée en matière je dirais sans plus tarder, que les écrivains seuls me semblent pouvoir consentir à l'angoisse du secret et la dépasser par le pouvoir de la fiction. « Les livres sont l'unique lieu au monde où les choses et leur perte peuvent cohabiter », a écrit David Grossman.

Le secret le plus intrigant, le plus porteur d'intrigue tragique est le secret de famille. Ce qu'on cache à ses enfants, voire au père ou à la mère de ses enfants, ce qu'on scelle, c'est la vérité concernant une expérience de sa propre vie, dont on se souvient ou dont on pressent la réalité ancienne. Ou bien, encore et souvent, c'est quelque chose qui touche à l'existence passée ou présente de quelque ascendant, d'un frère, d'une sœur.

Il faudrait faire une typologie des secrets de famille et des

raisons de *garder le silence*. On peut cacher le suicide ou l'assassinat d'un parent, la naissance illégitime d'un père ou d'une mère, un scandale financier, le « ton père n'est pas ton père », le « nous ne sommes pas tes parents biologiques », le viol, l'inceste et tant d'autres choses : un enfant mort dans une vie antérieure, une sœur folle et cachée. On peut dissimuler la collaboration d'un ascendant avec l'ennemi, son exécution à la Libération. On peut cacher aussi la déportation et la mort de proches dans un camp d'extermination.

Tout cela mis sur le même plan ? Oui, dans un premier temps du moins, et même si la mention du camp de la mort, peut scandaliser. Car ce que l'on dissimule, que l'on enfonce en soi, qu'on finit par méconnaître à force de faire semblant, c'est toujours, je crois, ce dont on a honte, ce qu'on ressent comme une offense ou une tare généalogique, quelque chose de non socialisable, de non relevable, de non dialectisable. En établissant cette sorte d'équivalence perverse entre le mal commis et le mal subi c'est à son paroxysme que je pousse l'étrangeté morale du secret.

On a honte, bien entendu, de compter au nombre de ses ascendants des nazis et des collaborateurs. Mais on peut éprouver aussi l'humiliation d'un lignage interrompu, cacher qu'on a des parents qui ont été assassinés à Auschwitz, avoir honte qu'il leur soit advenu ce qui n'était jamais arrivé à aucun être humain dans l'histoire. On ne s'est pas assez demandé pourquoi les survivants venus d'Europe en Israël après 1948 ont caché à leurs enfants, comme un secret inavouable, ce qu'ils avaient subi dans les ghettos et dans les camps. C'est, sans aucun doute, par décence, dignité, quant à soi, pudeur, honte - je n'ai pas peur du mot - que la plupart d'entre eux ont

gardé secrète leur déshumanisation ou celle des leurs, et qu'ils ont alors bloqué toute transmission.

Je limite donc mon exposé à la singularité du nouage entre la petite et la grande histoire, avec le dessein de faire entrevoir le terrible hiatus qui se creuse parfois entre la verticalité brutale, l'extériorité de ce qui est arrivé à une famille du fait de la grande histoire et l'horizontalité, l'immanence dans le vécu de ce qui a été tu par les uns et ressenti par les autres. *Hiatus*, certes, mais il faut, en même temps et contradictoirement, désigner comme *zone grise* cette frontière poreuse entre le savoir toujours problématique de celui qui sait et l'ignorance jamais tout à fait naïve de celui dont il est difficile de dire s'il ne sait pas ou ne veut pas savoir.

Je voudrais, un instant, revenir en arrière et exprimer une certaine défiance vis à vis de la question dont j'ai fait le titre de mon exposé : « A qui doit-on la vérité ? » Est-ce la même question que : « Peut-on tout dire ? » Je répondrai que oui. *Tout* vaut *vérité* puisque, si quelqu'un vient à tomber sur la *vérité*, qu'on la lui apprenne ou qu'il la découvre par ses propres moyens, nous nous accordons à penser que le *tout* de sa vie bascule alors et se reconfigure.

Cependant, au moment même où je pose la question A qui doit-on la vérité ? je perçois avec une certaine gêne ce qu'il peut y avoir de rapport à une sottise transcendance dans la révélation du secret, dans ce pathos d'un absolu qui se découvre, dans l'épouvantable sérieux qui est celui du dévoilement. Il y a un mythe de la transparence qu'il faudrait immédiatement soupçonner, la lumière pouvant avoir pour

fonction de dissimuler quelque chose.

Je vais vous lire un fragment de Nietzsche qui figure dans l'avant propos du *Gai savoir*. Le voici. « *On nous trouvera difficilement sur les traces de ces jeunes Egyptiens qui troublent la nuit la sécurité des temples (...) et tiennent absolument à dévoiler, à découvrir, à mettre en plein jour ce qui est gardé secret pour de bonnes raisons. Non, ce mauvais goût, cette volonté de la vérité, de la 'vérité à tout prix', nous l'avons désormais en exécration (...). Nous ne croyons plus que la vérité soit encore la vérité dès qu'on lui retire son voile. (...). Aujourd'hui, c'est pour nous une affaire de convenance qu'on ne saurait voir toute chose mise à nu, ni assister à toute opération ni vouloir tout comprendre, tout 'savoir'.* »

C'est un texte que je n'ai jamais cessé de méditer mais je ne voudrais pas qu'entendant ces mots si durs de Nietzsche et, par la suite, découvrant ce dont je compte vous parler, vous pensiez que je scie la branche sur laquelle je me suis assise. Comment cacherai-je cependant que mon ambivalence reste intacte face au caractère indécidable de la question « peut-on tout dire ? », face à ce *pharmakon* en quoi consiste la levée éventuelle de ces secrets dans lesquels l'historique et le psychique s'enchevêtrent. (Le *pharmakon*, en grec ancien, signifie à la fois remède et poison.) Le dévoilement apparaît la fois comme un *remède* aux miasmes, aux cryptiques suintements familiaux et à leurs effets pathogènes, et comme un *poison* qui peut détruire dangereusement les solides couches de sédimentation, les synthèses passives d'une vie.

« Tout communique », dit avec panache la ridicule hôtesse qui fait visiter sa maison dans le film de Jacques Tati, *Mon Oncle*. Peut-il

être inconditionnellement demandé, et pour chacun de nous, que « tout communique » ? Je m'aperçois que je ne parviens pas à décider de quel côté me placer : de celui qui détient un secret ou de celui à qui l'on cache quelque chose ? Je n'arrive pas à trancher la question de savoir dans quels cas le silence sur certains événements apporterait plus de trouble insurmontable qu'une parole de vérité.

La seule chose que je sache avec certitude est celle-ci, que je dis brutalement : quand on n'a pas d'enfants, on n'a aucun compte à rendre. Il n'y a pas lieu de devoir dire la vérité à qui que ce soit, sauf peut-être si l'on est une personne publique n'ayant droit à la vie privée que jusqu'à un certain point. La réciproque qui s'impose, du moins, je le crois, c'est qu'on se doit la vérité à soi-même dès que cela devient possible, qu'on se doit de ne pas risquer d'apprendre de la bouche d'un tiers perfide ou simplement étourdi ce qui n'est souvent qu'un secret de Polichinelle.

Les détenteurs de secrets s'arrangent du reste, qu'ils le veuillent ou non, pour laisser des indices et c'est bien pourquoi il faut parler à leur sujet de dénégation. Quelque chose de ce qui est caché en effet montre toujours, ici ou là, à un moment ou à un autre, le bout de l'oreille. Quant aux victimes plus ou moins innocentes de ce silence, plusieurs possibilités peuvent se présenter à elles, encore qu'elles n'aient le plus souvent qu'une étroite marge de manœuvre : la question posée bravement à celui qui se tait, la répétition du système de défense, mais jamais à l'identique, bien sûr, la psychose, le suicide, le travail analytique, l'enquête, la littérature, l'art.

Je vais maintenant, pour donner de la chair à ce propos sur le secret de famille, parler en premier lieu de deux écrits parus à dix ans de distance: d'une part, *Survivre avec les loups* de Misha Defonseca, récit qui a eu un immense succès et dont on a tiré un film, d'autre part *La Véritable histoire de Misha Defonseca*, écrit par Lionel Duroux, et qui, en rapportant la vie réelle qui fut celle de l'auteur de *Survivre avec les loups*, retrace la genèse de cette prétendue autobiographie et dénoue le fil de la mystification.

Misha Defonseca s'appelle en réalité Monique De Wael, elle n'a jamais, enfant, traversé l'Europe à la recherche de ses parents, comme elle le raconte, elle n'est pas juive, elle n'a pas quitté la Belgique et n'a jamais vécu avec les loups. C'est simplement - *simplement*, quel mot ! - une enfant à laquelle on a tout caché de la disparition de ses deux parents, et qui va, adulte, inventer un roman familial, un récit autobiographique, destiné à enfouir à jamais, du moins le croit-elle, ce qu'elle devine du méprisable destin de son père, collaborateur zélé de la Gestapo. L'autofiction fonctionne ici non en tant que genre littéraire mais en tant que mythomanie, en tant que genre de vie. Monique De Wael s'est vieillie de quatre ans pour rendre sa mystification crédible. Elle a réussi à faire croire que ses parents étaient des juifs étrangers disparus dans les camps, elle a raconté que, petite fille de sept ans, elle était partie vers l'Est à leur recherche, avait traversé des forêts et avait été recueillie par des loups. Elle est ainsi devenue un grande héroïne juive, fêtée dans les synagogues américaines et dans les hôtels de ville belges. Ce sont des éthologues, spécialiste des loups, qui ont dénoncé les premiers la supercherie, en

déclarant qu'il était scientifiquement impossible que des loups l'aient nourrie et protégée.

Personne ne lui ayant jamais dit que son père et sa mère étaient morts et comment ils étaient morts, elle a construit à l'âge de cinquante ce faux, cette narration édifiante aux fins de *cachez ce qu'elle ne connaissait pas*, de se libérer de ce qui lui faisait honte sans qu'elle sache au juste de quoi il retournait. A savoir : un père, passionné de la chose militaire et officier de réserve, entré dans un réseau de résistance, fait prisonnier et donnant avec un zèle infâme tous ses camarades, projetant même de s'engager dans la *Waffen SS*, disparu à la fin de la guerre dans un camp de concentration allemand, son nom étant finalement effacé du monument élevé aux résistants morts pour la patrie. Une mère catholique et craintive, arrêtée par erreur, qui n'a rien compris de ce qui lui arrivait et qui est morte gazée à Ravensbrück, oui gazée parce que mourante, mais quand même gazée, ce qui pouvait frayer la voie à la falsification. Adolescente, Monique De Wael fuguera, épousera un homme s'appelant Lévy dont elle divorcera vite, mais dont le nom lui permettra de donner hystériquement corps à sa construction. Puis elle se remariera avec un brave homme, Defonseca, qui croira dur comme fer à ce qu'elle raconte. Elle sera bientôt démasquée, les journalistes et son éditrice se déchaînant contre elle.

Ce que je voudrais faire comprendre, en évoquant cette opération psychique et scripturaire de renversement, cette falsification offerte au public et donnée en spectacle, cette transmutation d'un complice des bourreaux nazis en juif martyr, c'est la *légitimité de l'imposture* à laquelle peut conduire l'invivable expérience des secrets historiques

que renferment certaines familles. Quels que soient ces secrets... Car une sorte d'imposture menace aussi les parents des assassinés par balles ou par le gaz à qui l'on n'ont pas ou l'on a trop peu parlé . « Je ne portais pas le deuil de ma famille exterminée, mais j'en portais l'étendard », écrit Alain Finkielkraut dans *Le Juif imaginaire*. Et encore : « Je devais au lien du sang ce pouvoir enivrant de me confondre avec les martyrs. » C'est précisément en ce sens que j'avoue éprouver une certaine empathie vis à vis de cette femme, comprendre sa chimère, plaindre son échec et le redoublement de sa honte.

« Les livres, et je cite à nouveau David Grossmann, sont l'unique lieu au monde où les choses et leur perte peuvent cohabiter ». Je n'ai pas désigné comme *livre* mais seulement comme *écrit* le faux par lequel Monique De Wael a cru sauver le destin de ses parents. Maintenant donc, en second lieu, évoquant une toute autre manière de réagir à un tout autre secret grand-parental, c'est de *littérature* que je vais parler, du pouvoir performatif de l'écrivain, du sacrement de l'écriture, à savoir des *Disparus* de Daniel Mendelsohn, cette œuvre apollinienne qui représente pour beaucoup d'entre nous un modèle d'anamnèse généalogique et de levée constructive du secret de famille.

L'auteur, fouillant son passé familial, mène une enquête aux confins du mémorable. Quel peut être un travail de mémoire en effet quand une partie de votre famille a été assassinée, qu'on ne peut pas en avoir de souvenirs, puisqu'on est né après la guerre, et que vos parents ne vous ont à peu près rien dit. L'auteur part à la recherche des traces de son oncle, de sa tante et de ses quatre petites cousines, disparus lors de l'entrée des nazis en Ukraine, il nous invite à passer

de l'assassinat de six millions à l'assassinat de six. Pus d'un demi siècle s'est écoulé depuis qu'à des milliers de kilomètres de New York où l'auteur habite et enseigne, furent exterminés par balles, à l'exception de quarante huit d'entre eux, les six mille juifs de Bolechow, petite bourgade galicienne, voisine de Lemberg, Lvov en russe, Lviv en ukrainien. Trente ans ont passé, depuis la mort d'un grand-père dont la mémoire européenne et les histoires compliquées assuraient tant bien que mal une jonction avec le vieux continent et l'innommable désastre.

Mendelsohn enquête dans ces paysages ukrainiens amnésiques et enquêtera plus tard dans le monde entier avec l'espoir de restituer une époque qui date de vingt ans avant sa naissance. Sur ces parents assassinés par les nazis, lors du passage, en 41 et 42, des « commandos mobiles de tuerie », des *Einsatzgruppen*, a toujours pesé un silence familial : on ne connaissait rien des derniers mois de leur vie et des conditions exactes de leur mort, et surtout on ne disait rien des derniers échanges de lettres qu'on avait eus avec eux.

Deux sollicitations sont à l'origine de cette enquête. D'une part, pendant son enfance, Daniel Mendelsohn a souvent vu des membres de sa famille fondre en larmes à sa vue, frappés par sa ressemblance avec Schmuel, le grand-oncle disparu. D'autre part, il est alerté par la mémoire furtive de révélations fragmentaires et désespérément générales, ainsi que par la découverte tardive de photos et de lettres demandant un secours financier aux cousins d'Amérique : ces archives premières étaient cachées dans un portefeuille dont le grand père ne se séparait jamais, et qu'on découvrira après son suicide. On ne saura pas s'il y eut des réponses à ces suppliques et en quoi elles ont pu

consister. Il est possible qu'aucun des frères et sœurs, en Amérique, n'ait voulu savoir ce qu'il en était. Quelque chose de lourd taraude donc cette famille, la culpabilité de non assistance à des parents en danger, un secret honteux auquel s'ajoute une volonté de ne pas savoir.

C'est sur des récits d'une dizaine d'hommes et de femmes qui les ont connus et furent témoins de ce qui s'est passé que s'appuie l'auteur, l'enquêteur, pour tenter de reconstituer l'effroyable scénario. La spirale d'un récit monumental et minuscule s'essaye puis se dessine à partir d'entretiens difficiles, structurés de réticences, de résistances, de défaillances, encombrés de rumeurs et de fausses informations. Mendelsohn se trouve engagé dans une véritable course contre la montre, car les survivants disparaissent les uns à la suite des autres.

Les sources auxquelles il se réfère consistent en travaux historiographiques qu'il rapporte, en quelques témoignages produits par des survivants devant des tribunaux, en informations récoltées dans des banques de données, sur Internet, en renseignements tirés d'un livre de l'histoire juive de Bolechow, remontant au 18^e siècle, et aussi de ce qu'on nomme les *livre du souvenir*, ouvrages destinés à entretenir la mémoire des martyrs de différentes villes et régions du monde ashkénaze. Les *Memorbücher* sont des précieux documents pour les généalogistes désireux de retracer l'histoire et les pérégrinations des familles juives rhénanes. Ces livres du souvenir sont devenus un élément important de la mémoire juive pour commémorer la disparition d'un monde et les victimes de l'Extermination.

Ces sources vont s'augmenter, se particulariser, se concrétiser grâce à des témoignages, issus d'entretiens conduits par Mendelsohn,

et qui sont traversés par une proximité profonde avec ces interlocuteurs qui revivent les événements, chaque fois, comme eux-mêmes le reconnaissent, dans la langue des bourreaux : *Angst, Panik* et *Spannung*. En face d'eux, le questionneur, l'écrivain oscille entre la recherche obsessionnelle d'une exactitude apparemment dérisoire et une *piété* envers les siens qui le mène souvent au bord des larmes. Et, lors de chacun de ces entretiens, opère l'intercession de la cuisine des *Ostjuden*, la même aux quatre coins du monde, préparée et imposée par les vieilles femmes survivantes comme « pour vérifier » la teneur en *yddishkeit* du jeune Américain. C'est là un *schibbolet* auquel se soumettent, sans réserve, Daniel et Matt son frère le photographe qui ne refusent jamais qu'on les gâte de *kasha, golakis, gefitelfish, choulent...* Ritualité de la nourriture, communion s'il en est, du présent avec le passé, des vivants avec les morts, de ce qui subsiste encore avec ce qui est perdu.

Daniel Mendelsohn est un universitaire, soucieux de mise en intrigue, conscient des procédés narratifs auxquels il se voit contraint, dès lors que se construit, à partir de révélations minuscules et décisives, surgies au cours des conversations, le suspense d'un double récit, celui de son enquête et celui des événements sur lesquels il enquête. Son paradigme narratif lui a d'abord été transmis, quand il était enfant, par les histoires de son grand père. Mais il a très vite compris que la manière de raconter de ce grand-père, non linéaire et tissée de digressions, opérait selon de vastes boucles tout à fait comme le font les mythes grecs, les épopées homériques, les récits d'Hérodote, je cite : « *chaque incident, chaque personnage ayant droit à sa mini histoire, à une histoire à l'intérieur de l'histoire, un récit à l'intérieur du*

récit. » La gageure a été de déployer toutes les possibilités du récit pour mieux s'obséder sur un référent singulier qui se dérobaît.

Ces matrices narratives pratiquent un éclectisme tranquille qui consiste en mélange de styles et en intertextualité. Présence de la littérature gréco-latine, d'une part et, d'autre part, de La Bible : non seulement les cinq livres du Pentateuque, mais leurs commentaires par Rachi et par un rabbin libéral. Mendelsohn se réfère plus particulièrement aux *Parashot*, à ces lectures et commentaires de portions de la Tora, propres à chaque semaine. Des anciens convertisseurs de dates lui permettent de découvrir quels textes ont pu méditer les très religieux juifs de Bolechow, les jours précédant leur mort. Il y a chez lui une manière toute benjaminienne de « donner leur *physionomie aux dates* ». Le fait de méditer sur l'histoire du meurtre d'Abel par Caïn l'aide en outre à répéter, sans doute en vue de la maîtriser, cette culpabilité imputée à un grand père qui a abandonné son frère aîné à son sort et qui, par la suite, n'a rien fait pour s'informer. Les références juives s'intriquent donc au double récit, (celui des circonstances de la recherche et celui des événements qui font l'objet de la recherche), comme une thérapie qui ferait alterner, voire coïncider l'aggravation d'une angoisse et le début d'un réconfort.

Primo Levi a su montrer le rôle bénéfique que la récitation de Dante avait joué pendant ses années de déportation, mais je crois qu'on n'a jamais vu le malheur des juifs et les livres des juifs s'articuler de cette façon à la grande culture des épopées grecques et latines. Au plus loin de l'opposition entre Athènes et Jérusalem, Mendelsohn, avec une autorité rare et déconcertante, persévère dans ce

qu'on nomme les *humanités*. Au même titre que la Bible, les lettres latines et grecques lui permettent d'installer la *distance* à défaut de laquelle sa quête s'identifierait à un malsain désir de se représenter et à une indécente mise à la question des témoins. *Sunt lacrymae rerum*, ce fragment de vers de Virgile hante Menselsohn

Zur Erinnerung, en souvenir : c'est ce qui était écrit sous une des photographies envoyée par Schmuël. Mais le temps de se souvenir est passé, puisque le grand-père et la plupart des frères et sœurs de cette génération ne sont plus. Et du reste, il n'y avait même pas de quoi, même pas lieu de se souvenir, puisqu'on n'avait rien cherché à savoir des derniers mois de leur vie et de leur mort. C'est pourquoi ce qui seul importe désormais, c'est d'entendre et de transcrire ce que les derniers juifs survivants de Bolechow peuvent encore avoir à dire, afin que se construise à partir de leurs propos souvent décousus et contradictoires un récit - si l'on ose dire - sensé. Mais on ne dispose alors que du vraisemblable, du probable, de l'approximatif, du conjectural. « *Croire à une histoire, écrit Mendelsohn, plutôt que pas de récit du tout* ». Son livre s'essaie à une approximation et à une rectification sans fin.

Les diverses durées, celle de l'auteur de l'enquête, celle de son grand père, celle des parents assassinés, celle de la tradition juive, celle des épopées grecques et latines, toutes ces temporalités s'enchevêtrent alors dans une spirale infinie qui nous fait vivre à la fois la *discordance* des temps (le New York paisible du grand père ne savait en effet rien du Bolechow fatal du grand oncle) et la *concordance*, plus, la *correspondance* des temps qui s'établit quand le présent vise le passé, quand des dates à soixante ans ou à trois cents ans près

coïncident, se citent, consonnent et reçoivent une « physionomie », pour citer encore Benjamin.

A partir d'une souffrance morale que le grand père avait gardée pour lui, qu'il avait donc transmise sans la transmettre, et grâce au travail d'enquête, au prodige d'une écriture, grâce à la sainteté de la littérature, se sont accomplies tout à la fois une libération du secret de famille et une éclatante relève généalogique.